

Aux p'tits bonheurs cloutiers

Philippe Oulmont (1969)

Je connaissais Saint-Cloud avant Saint-Cloud, la ville avant l'École. Mes grands-parents y habitaient une maison près de la Seine où je venais deux ou trois fois par an en vacances citadines, dépaysantes pour le Grassois de campagne que j'étais. Admis en prépa à Nice, je dus dire à mon grand-père ce qu'était cette École normale supérieure sans latin ni grec et dont il n'avait jamais entendu parler. Aux vacances suivantes, il me traîna chez le directeur (en fait, M. Labroue, le secrétaire général) pour se faire expliquer les particularités de la maison et me présenter comme futur élève ! Je ne savais où me mettre et me souviens de l'air dubitatif de l'octogénaire, docteur en Sorbonne et « homme de lettres » d'un autre temps, demandant quelles étaient les célébrités nationales issues de cette École...

Deux ans plus tard, à ma surprise d'avoir intégré s'ajouterait l'inconfort dû à cette double attache clodoaldienne et cloutière. Partagé entre le bas et le haut de la ville, rue de Béarn et avenue Pozzo di Borgo, je me sentais surtout coincé entre deux mondes imperméables l'un à l'autre. L'Après-Mai compliquait les choses, et même le savoir-vivre d'un Norbert Blanc (notre camarade philosophe du lycée Masséna) ne suffisait pas à me libérer de l'autorité du *pater familias*, auto-défini comme « beaucoup plus révolutionnaire que vous tous, toi et tes camarades ! » Cette contingence un brin schizophrène ne me pesa pas trop grâce aux copains niçois et autres provinciaux, internes comme moi et contribuant au brassage réalisé alors par l'École et sa jumelle fontenaysienne (où je trouverai ma moitié, elle aussi et plus que moi fille de la campagne).

De passage à Saint-Cloud en mai dernier, le hasard a voulu que j'aie jeter un coup d'œil au 2, avenue Pozzo di Borgo, aujourd'hui résidence du CROUS, avec son cèdre toujours imposant et sa vue magnifique sur Paris. À droite en montant, le « Vieux Pozzo » est muré dans l'attente d'une transformation radicale. Le hall de la résidence a peu changé depuis un demi-siècle, mais... sur le mur face à l'entrée, *La Cause du Peuple* est encore affichée *in extenso*, protégée par un plexiglass. Ce numéro de septembre 1969 – date de mon arrivée à l'École – semble avoir survécu aux innombrables collages superposés ici. Palimpseste improbable, il me rappelle une époque véhémement et plutôt insouciant où, sans être du tout militant, je n'avais pas été le dernier à vociférer des « Trremblez, bourrrgeois ! » à l'aimable attention des résident(e)s des immeubles voisins... Où l'on voit que je n'embellis pas le passé.

À l'École, il n'y avait pas que les historiens-géographes. Nous apprécions de nous trouver dans un bain pluridisciplinaire stimulant, libres de suivre tel prof ou tel enseignement que plébiscitaient nos camarades ; je me souviens du cours de Jean Goldzink sur *Notre jeunesse*, de Péguy, et des lectures collectives dans la thurne voisine (*Antoine Bloyé*, de Paul

Nizan, et le *Voyage au bout de la nuit*). Ce que nous avions sur place dans la bibliothèque à notre disposition était magnifique et permettait de voir venir, tout en sacrifiant un peu, pour commencer, au culte de la paresse. Outre Norbert, des camarades ou amis d'autres disciplines m'ont marqué comme Pierre Bergounioux (L), Guy Palayret (L), Stéphane Douailler (Ph), Jean-Pierre Albert (Ph), Daniel Raichvarg (Sc. nat.) etc.



Juillet 1970 sur la lanterne du Duomo à Florence, des cloutiers en autonomie...

De gauche à droite, P. Oulmont (H), Alain Nonjon (H), Ivan Keller (H), Stéphane Douailler (Ph), Jean-Pierre Albert (Ph), Guy Palayret (LM), Robert Benoit (H)

Nous aimions aussi jouer au billard et, le dimanche, manger dans les bouis-bouis de l'autre côté de la Seine où, bercés aux accents suaves de « *Allo, Beirut... !* », nous rêvions d'un Proche-Orient mythique. Je me rappelle aussi les séances d'escalade à Bleau avec André Poly, l'assistant d'informatique ; le groupe Tiers-monde aussi.

En arrivant à l'École, j'avais eu une petite déception en comprenant qu'on aurait très peu de cours sur place et qu'il faudrait aller suivre ceux de Nanterre. Heureusement, l'intégration à la vie de la section d'histoire-géo et la découverte des camarades se feraient petit à petit, grâce à l'internat et surtout grâce aux voyages, riches pour nous d'enseignements divers. Auvergne, Saintonge. En troisième année, pour préparer l'agrég, nous avons été vraiment pris en mains par nos assistants, Jean-Louis Biget et Jean-Claude Hervé, qui avaient mis sur pied le programme de travail. Pour le coup, on bâchait ferme, et l'entreprise porterait ses fruits à la fois en termes d'efficacité et de plaisir intellectuel. Pour moi, ce fut en particulier la satisfaction de voir s'ordonner peu à peu, grâce au cours-marathon de Biget à Valois et au voyage d'étude en Toscane en octobre 1971, une approche large et lumineuse de la question d'agrég sur les marchands européens aux XIV^e et XV^e siècles.

Un joyeux savoir se construisait et se partageait, précieux pas seulement pour des agrégatifs. Plongeant moins loin en arrière, je me souviens du succès que Biget avait eu en 1989 auprès de mes élèves de première technique du lycée de Corbeil-Essonnes, pour lesquels je lui avais demandé sur place d'*expliquer* la cathédrale d'Albi. Une révélation pour ces potaches qui s'étaient montrés passionnés comme mes collègues. Vingt ans plus tôt, sous sa houlette, la visite des petites églises de Rampillon et Saint-Loup de Naud avait été une révélation aussi pour moi : je les avais pourtant admirées déjà avec mon grand-père, collectionneur de sculptures médiévales, plaisir esthétique que le savoir et l'enseignement de Biget transformaient en grande satisfaction intellectuelle.

Je n'oublie pas qu'après l'agrégé, Hervé et Biget avaient ajouté aux enseignements et apprentissages dont nous avons bénéficié, un service « après-formation » maintenant des contacts précieux, dans un contexte où les perspectives dans l'enseignement supérieur s'estompaient. Par leur intermédiaire, Georges Tate, que je ne connaissais pas, m'avait incité à venir faire ma coopération militaire à Beyrouth, à l'université Saint-Joseph où il enseignait. Mais en 1975 la guerre civile commençait, un coopérant avait reçu une balle perdue. Bref, j'ai regretté le poste et le pays, sans perdre tout à fait de vue Georges puisque après un an de caserne à Laon, je me retrouvai au collège Paul Éluard de Vigneux-sur-Seine, sa commune natale...

Leur responsabilité dans le choix des auditeurs libres mérite aussi des éloges, car ils y procédaient en tenant compte de l'intérêt réciproque de tous, auditeurs et élèves. Par exemple, en choisissant la figure atypique de Jacques Bertin - un instituteur de quinze à vingt ans plus âgé que nous, généreux et combattif, militant École émancipée de toujours - Biget nous offrait l'antidote à la suffisance, sinon l'arrogance, du cloutier de base, en même temps qu'une ouverture sur le monde de *l'Ed. nat.* avec lequel Bertin était en délicatesse. Marié avec une institutrice, père de trois enfants, jamais passé par une prépa, Bertin fut pour nous comme un grand frère attentif et quasi paternel : « On t'a à l'œil, mon p'tit gars ! » me répétait-il. Biget était bien conscient de ce rôle bénéfique : je me souviens de sa première phrase, en juillet 1972, nous annonçant les résultats : « Bertin, tu as le Capes !! »

Ma curiosité comme stimulant intellectuel, les associations d'idées comme moteur de la réflexion, la pluralité des offres, la valeur et la disponibilité des formateurs ou des camarades, tout cela m'a servi pour un « parcours diversifié ». Je n'ai pas eu le sentiment ensuite d'épuiser tout l'intérêt de l'enseignement en collège et en lycée où j'ai trouvé de bons exemples de travail pédagogique interdisciplinaire. Mais au bout de quinze ans j'avais le désir de faire autre chose, autrement et avec d'autres publics : une prépa me paraissait trop dur, une thèse, trop long et trop prenant. Le travail à mi-temps au lycée et dans un service éducatif - Archives départementales de l'Essonne, Archives nationales, Bibliothèque nationale de France - permettait d'approcher une infinité de sujets combinant recherche et pédagogie fondée sur le document. Pour finir, mon détachement à temps complet en 2001 comme directeur scientifique à la Fondation Charles de Gaulle, un poste que m'avait signalé Isabelle Backouche, ouvrait bien des portes et autorisait nombre d'initiatives utiles, associant recherche, aide à la recherche, organisation de colloques et publications solides, dans un contexte de pénurie des moyens des universités et de déréliction des universitaires. J'y ai

trouvé, outre certains « gaullistes historiques » dont j'avais sous-estimé la valeur et les mérites, des camarades ou amis historiens de grande qualité, français et étrangers. Au total, une autre chance inouïe que Biget et Hervé m'avaient encouragé à saisir.

Une dette de plus... Une autre fleur au bouquet.

Philippe Oulmont

Né le 1^{er} novembre 1950 à Grasse, père ingénieur agricole exploitant. Prépa au lycée Masséna à Nice, agrégé d'histoire 1972. Marié à Jeannine Fath en 1973. Service militaire à Laon (1975), début de travail de recherche avec Maurice Agulhon. 1976-2000, professeur : collège de Vigneux-sur-Seine (94), lycée de Villeneuve-le-Roi (94), lycée de Corbeil-Essonnes (91).

En parallèle, de 1990 à 2001, mis à disposition à mi-temps au Service éducatif des Archives nationales, puis de la Bibliothèque nationale de France, et enfin des Archives départementales de l'Essonne.

2001-2010, directeur des Études et recherches à la Fondation Charles de Gaulle.

Publications collectives : « Le sentiment d'identité nationale en Europe » coord. *Historiens & Géographes* (n° 366, 1998), *De Gaulle chef de guerre, de Gaulle et la Justice, et la Russie, et la jeunesse, et les élites, et la décolonisation*, etc. *Les voies de Gaulle en France, Les 18 Juin*, etc.

Publications personnelles : *L'Essonne traversée*, CDDP 91 ; *Ciel & Terre*, Cahier pédagogique des expositions de la BNF, *De Gaulle, idées reçues*, Le Cavalier bleu ; *Pierre Denis, Français libre et citoyen du monde*, Nouveau monde Éditions, 478 p.

